

3^e ÉDITION DU FESTIVAL INTERNATIONAL DE DJEMILA À SETIF Le public boude l'événement

Malgré l'extraordinaire énergie des autorités locales qui veulent dynamiser la région, le public a boudé la 3^e édition du festival international de Djemila, qui se tient du 4 au 10 août. Cet échec donnera, à penser, sans doute, aux organisateurs qui, en concoctant un maigre programme n'ont pu drainer une grande foule, contrairement à l'année dernière. D'ailleurs, de statut de festival international, cet important rendez-vous culturel est passé au rang de festival arabe, comme l'a si bien indiqué le directeur de l'Office national de la culture (l'ONCI), organisateur de cette manifestation. Nullement attractive, l'affiche de ce troisième festival en plein air de Djemila ne promettait guère de belles découvertes, mais faisait seulement office de confirmation pour certains artistes locaux. Entre Samir Staffi, Bekakchi Khier, Aras, cheb Anouar, Abdelkader Khaldi, chaba Yamina..., nos artistes n'ont fait que du remplissage et de lever de rideau pour les "stars" arabes invitées à ce festival comme l'Irakien Ridha Abdallah, le Marocain Abdelhadi Belkhaty, l'Égyptien Ihab Toufik, les



Photo : DR

Libanais Wael Djessar, Rami Ayache, Carole Samaha et enfin le Tunisien Saber Rebaï.

Mercredi dernier, lors de l'ouverture du festival, des chanteurs séfiens ont joué devant une très faible assistance. Si ces derniers n'ont pas réveillé les foules, la troupe syrienne Irana a réussi à sauver la face des organisateurs en proposant un plateau riche et alléchant. Ce n'est qu'à partir de dimanche que le public commence à affluer aux ruines romaines de Djemila. L'affiche proposée y était pour quelque chose. Une centaine d'émigrés en vacances dans la région étaient venus spécialement pour assister au concert de la nouvelle coqueluche des jeunes, le rappeur Lotfi

double canon. Ce dernier a réussi à enflammer le site. L'Égyptien Ihab Toufik clôture, quant à lui, la soirée avec les morceaux de son répertoire qui ont conquis les spectateurs courageux qui avaient décidé de rester jusqu'au bout. La prestation des Libanais Wael Djessar, lundi, et Rami Ayache, mardi, a été suivie par un public en nette progression par rapport aux premières soirées.

Même s'ils n'étaient qu'une poignée depuis le début, une ambiance chaleureuse et très bon enfant a présidé pendant toute la durée du festival, sans que ne paraisse le moindre soupçon de découragement. Plutôt que de céder au vague à l'âme, tous se sont laissés emporter par la magie de la musique et la qualité des interprètes.

Tandis que l'ambiance était intimiste mais complètement déjantée sous le couvert de la petite scène, elle était nettement plus timide sur la grande scène qui semblait quasiment désertique. À force de gestes suggestifs, les musiciens invitaient le public à se rapprocher d'eux, question de ne pas trop se sentir seuls. Un responsable de

l'ONC s'est félicité du déroulement de la manifestation : "L'an dernier, nous avions plusieurs chanteurs de grande renommée et avions accusé des retards incroyables dans les horaires prévus. Cette fois-ci, tout a tourné comme sur des roulettes grâce à une participation plus raisonnable." Sans vouloir jeter la pierre à quiconque, il a tout de même noté une carence au niveau de la publicité, laquelle s'est répercutée sur l'engouement populaire. Avant de voir le rideau se baisser sur cette troisième édition du festival de Djemila, le public a profité, jeudi, des concerts de la talentueuse chanteuse libanaise Carole Samaha et du Tunisien Saber Rebaï qui a eu le privilège de clôturer ce rendez-vous arabe. Notons que les responsables de la culture au niveau de la wilaya de Sétif ont brillé par leur absence durant ce festival. Sur un autre plan, la palme reviendra sans aucun doute aux services de sécurité, plus spécialement au corps de la Gendarmerie nationale qui n'a pas lésiné sur les moyens pour assurer une parfaite sécurité au public.

Imed Sellami

MUSIQUE ARABO-ANDALOUSE El-Djenadia grave deux noubas en CD



Photo : M. Belarbi

L'association El-Djenadia de Boufarik a gravé tout récemment deux noubas en CD. Il s'agit de la nouba *h'sine* et une autre *mezadj* (mélange) entre les modes *rasd* et *mez-moum*.

Les membres de cette association, qui ont voulu que ces noubas soient dédiées à deux grands

chansons du patrimoine musical algérien que sont les regrettés Tarik Hammouche et Abdelhamid Hezabri, considèrent que leur mission s'inscrit dans l'objectif de préserver cet art tout en rendant hommage à ceux qui ont œuvré à cette préservation.

Les CD, qui ont été enregistrés dans le studio de Bouabdellah Zerrouki et édités par Soli, contiennent les plus belles pièces musicales du répertoire arabo-andalou.

Ces dernières sont exécutées avec maestria d'autant que l'orchestre a été dirigé de main de maître par Nazim Benormani qui joue excellemment au piano.

Les deux CD sont accompagnés de livrets où l'on peut lire l'histoire de l'association et les traductions des textes en langue français.

M. Belarbi

NOUVELLE PARUTION

“Issiakhem, la face oubliée de l'artiste”

Avait-il justement une face oubliée ? Ce beau livre nous la restitue sous l'écriture attentionnée, attentive, presque affectueuse, de Nadira Laggoune-Aklouche. Inséparable de l'autre, celle que nous connaissons tous ou que nous connaissons plus avec ses œuvres dont on sait au premier au coup d'oeil, avant même de regarder vraiment qu'elles sont de lui : *la Guezzana, la Femme et l'Enfant, Mariage de veufs...* Inséparable, oui, mais fonctionnant quand même sur un autre registre, comme s'il accompagnait son compère de toujours, son alter ego artistique, son autre soi-même dans l'art et la révolte, dans l'art et la liberté : Kateb Yacine optant, une fois pour toutes, pour le théâtre et le langage de tous les jours pour parler au peuple, à son peuple. Au fil de la lecture, nous découvrons, sur la durée, un Issiakhem travaillé par ce même problème de créer pour le peuple, de produire pour le peuple et cherchant un "dialectal" de la peinture, un support, affiche ou pages des journaux, pour le porter à ses destinataires : ouvriers, syndicalistes, paysans ; une occasion ou un moment fort : 1^{er}-Mai, fête de l'indépendance, car vous l'avez deviné la communication avec le peuple a besoin de ses grands-messes, de ses grandes liesses ou de



ses grandes douleurs. L'artiste ne se soucie pas de communiquer avec le peuple s'il ne portait lui-même un message pour ce peuple, une espérance, un rêve à partager et dans ces cas, il s'agit d'abord et surtout de cette vieille utopie de la justice sociale ; de la fraternité rendue à l'homme ; de la lutte contre les chaînes de l'oppression, ici et durant sa vie, les chaînes de la domination coloniale ; de l'exaltation de la condition d'homme retrouvée dans la lutte malgré les géoles et les camps d'internement ; du chant porté au

bleu de travail qui défile portant l'outil et la force de l'unité. Oui, bien sûr, Issiakhem haïssait l'oppression coloniale et l'oppression sociale ; il haïssait l'oppression sexuelle et ce n'est pas du tout un hasard que les femmes, doublement ou triplement victimes de l'oppression, sont devenues ses personnages emblématiques.

Dans cette quête du contact et de la communication avec le peuple, il partagera plus qu'un idéal avec Kateb Yacine. Il l'accompagnera dans ses créations théâtrales innovant et expé-

rimant avec lui les rencontres entre les différents langages de l'art. Car il reste fondamentalement un artiste. Les illustrations et le texte déconstruisent pour nous les cheminements, les formes, les secrets, les origines de ce langage d'artiste qu'il élabore et le contexte des choix esthétiques de son époque marquée par le caractère universel des luttes anti-coloniales et anti-impérialistes. A-t-il trouvé une théorie de l'art révolutionnaire ? Où ? Comment ? Quels furent ses prédecesseurs ? Comment a-t-il à la fois tenté de parler au peuple et de parler du peuple dans le même dessin, la même caricature ? C'est bien cela le grand dilemme de l'art révolutionnaire : parler du destinataire et au destinataire à travers les mêmes signes. Le livre nous dévoile ses démarches et retrouve ces questions qui ont marqué la vie esthétique du XX^e siècle de Maïakovski à Brecht en passant par Siqueiros.

Mais, ouvrez le livre et retrouvez une part de notre histoire par les chemins de l'émotion.

Mohamed Bouhamidi

Issiakhem la Face oubliée de l'artiste - œuvres graphiques - 2007
Ouvrage publié à compte d'auteur et dirigé par Djaffar Inal.
118 pages/Prix : 2 000 DA

Expo

Du 12 au 19 août (de 13 h à 19 h)

La Cité des sciences (boulevard Frantz-Fanon, théâtre de verdure) accueille "La terre vue d'en haut". En français et en arabe, cette exposition organisée par l'ambassade de France, en collaboration avec les services de l'APC d'Alger-Centre, est consacrée à l'utilisation des satellites pour l'observation de la planète (prévisions météorologiques, protection de l'environnement, agriculture et communications).

Lesoirculture@lesoiralgerie.com